

Écriture, pathologie et anarchisme

A partir du milieu des années 1940, les écrivains eurent la part belle dans *Arbetaren* et Dagerman fut le premier responsable des pages culturelles du journal. Il y joua un grand rôle en tant que voix de sa génération. C'est en publiant son premier livre, *le Serpent*, en 1945, qu'il fit son entrée sur la scène publique. Doué comme il l'était, il lui fut facile de ressentir et d'exprimer l'angoisse qui restait sensible pendant l'après-guerre. La guerre avait isolé la littérature suédoise des grands courants continentaux et la soif de nouveauté était grande. Avec Stig Carlsson et Gustav Rune Eriks, entre autres, Dagerman compta au nombre des jeunes écrivains désirant tenter d'analyser, au moyen de la littérature, le côté psychopathe de notre société et de transposer le radicalisme politique dans le domaine culturel.

Pendant les premières années de sa carrière d'écrivain, son programme littéraire visa à analyser l'angoisse de l'époque avec lui-même dans le rôle du cobaye et dans une optique thérapeutique. Il considérait que l'être humain ne pouvait être libre que s'il était conscient de la peur qui l'habitait et qu'une société libertaire ne pouvait être le fait que d'individus libres. On notera là des ressemblances évidentes avec les idées qu'Erich Fromm exprimait à peu près à la même époque dans son livre *la Peur de la liberté*. La littérature devait revêtir une fonction sociale et politique sans tomber dans la propagande. C'est dans cet esprit que Dagerman écrivit *le Serpent* et *l'Île des condamnés*. Il y jouait les pathologistes en littérature et autopsiait la culture occidentale. Il saisit ainsi que ce qu'il y avait de destructeur en elle était l'élément d'autoritarisme. Le respect de l'autorité a un effet fatal tant sur le plan individuel que sur le plan social et mondial. Le remède est évidemment l'anarchisme, mais la voix qui y mène semble barrée. Dans ses premiers romans, Dagerman montra qu'il n'existait pour le moment aucune possibilité de révolution sociale. Tant que les hommes reproduiront dans la vie de tous les jours le schéma « autoritariste », il sera impossible de fonder la société socialiste libre. En associant, dans ses livres, le plan individuel avec un autre, plus général et symbolique, il parvint à produire des textes proposant sans cesse de nouvelles façons de lire. Bien qu'ils soient ancrés dans la réalité des années 1940, leur message n'a pas vieilli. Il existait alors une presse anarcho-syndicaliste et même une maison d'édition (Federativs). Pourtant, comme ses camarades, il choisit de publier ses livres chez des éditeurs commerciaux et d'agir dans le cadre de la société bourgeoise. Pourquoi ? Bien entendu, la méthode leur permettait de toucher un public beaucoup plus large. Mais, d'un autre côté, elle allait à l'encontre de leurs propres idéaux et reproduisait les conditions qui régnaient alors dans la production culturelle. Dagerman fut ainsi très rapidement happé par les cercles de la culture de divertissement. Bien que ses textes fussent graves, on se servit de lui comme d'une seringue destinée à injecter de petites doses de pessimisme radical dans un *establishment* blasé, afin de l'émoustiller. Il semble s'être avisé du sort qui était le sien et du fait qu'il était venu se prendre dans les mailles du filet qu'il voulait déchirer. Dans ses livres suivants, il changea d'optique. Après avoir utilisé l'auto-examen pour scruter la société, il tenta d'analyser sa propre défaite personnelle en dehors du contexte social. La guerre froide polarisait la société et les cercles anarcho-syndicalistes n'échappaient pas à cette polarisation. Certaines des personnes les plus en vue de la SAC plaidèrent même en faveur d'un soutien totalement dépourvu de critique envers les Etats-Unis et jetèrent presque aux orties les idéaux de l'anarchisme. Cette scission fut sûrement lourde à porter pour Dagerman, car les camarades firent preuve de haine et de rancune les uns envers les autres. Un conflit analogue se déroulait d'ailleurs dans son autre milieu favori, celui de la littérature. Il évoque ainsi la situation dans un article de *Folket i Bild* en date de 1950.

« Pendant que le navire court à sa perte – la torpille n'est plus qu'à un mille marin de sa coque –, un steward affairé fait le tour des passagers, sur le pont, sa liste à la main. Tribord ou bâbord, monsieur ? De quel côté désirez-vous mourir ? Certains se décident très vite et, se louant hautement de leur sagesse, se précipitent des deux côtés. D'autres, en revanche, souhaitent, au nom de l'objectivité, bénéficier d'un certain délai pour parvenir à la conclusion que ni l'un ni l'autre n'est le bon et que la seule attitude convenable est de mourir en faisant ses comptes. Regardez ! A tribord, des nègres des ghettos côtoient des communistes américains inculpés, à bâbord des travailleurs russes réduits à l'esclavage se mêlent à des renégats qui ont été torturés. Les comptables du monde, eux, sont assis à la poupe, sur leurs transatlantiques, et comptent la caisse des différentes parties avec une confiance qui ne cesse de croître, tandis que le navire court à sa perte. »¹

¹ « Contribution au débat Est-Ouest ». Cet article, publié dans le numéro 14 de *Folket i Bild*, est repris dans *la Dictature du chagrin et autres écrits politiques* (Mémoires sociales, Agone, 2001).

Il se peut que ce soit le climat de l'époque, ou ses problèmes personnels croissants, qui soient responsables du fait que la politique ait été occultée dans ses textes de cette époque. Il devint de plus en plus critique envers son programme de départ et cessa de croire que la littérature puisse avoir une fonction politique et sociale. L'écriture devint pour lui une auto-thérapie et une façon de fuir la réalité et l'élément anarchiste de base en disparut. Cela ne signifie pas que ses textes aient été moins bons. Ainsi, par exemple, *Ennuis de noce*, le dernier livre qu'il parvint à écrire. Bien que ce soit un roman assez « escapistes », contenant de bonnes doses de mystique de la mort et d'idéal du sacrifice, c'est, selon moi, son chef-d'œuvre littéraire. Le message politique n'est pas toujours en phase avec l'intérêt littéraire et humain.

Quand on parle de Dagerman en tant qu'écrivain anarchiste et anarcho-syndicaliste, c'est surtout au *Serpent* et à *l'Île des condamnés* qu'on pense. C'est dans ces livres qu'il a élaboré et mis à profit une vision anarchiste de la littérature. Bien que, pour une raison ou pour une autre, il en soit par la suite venu à rejeter ce programme, je crois que celui-ci a porté des fruits. Il n'est pas rare de rencontrer des gens qui ont été influencés par ces romans et qui se réclament d'idéaux socialistes libertaires dans l'esprit de Dagerman. En ces temps postmodernes, on ressent durement l'absence d'une littérature qui tente de jouer un rôle actif dans la lutte pour une société meilleure avec le même sérieux et la même volonté de communiquer. Je n'ignore pas que cela paraît démodé au point d'être pathétique. Et alors ? Il faut souhaiter une littérature qui ne s'adresse pas à des snobs en matière d'esthétique mais ne recherche pas non plus le succès à n'importe quel prix.

Tom Karlsson

Ce texte, inédit en langue française et traduit du suédois par Philippe Bouquet, est extrait d'une étude de Tom Karlsson originellement publiée dans la revue Parnass (n° 3, 1999).